



Abel

de Alex van Warmerdam

Fiche technique

Hollande - 1986 - 1h45

Couleur

Réalisation et scénario :

Alex van Warmerdam

Montage :

Hans van Dongen

Musique :

Vincent van Warmerdam

Interprètes :

Henri Garcin

(Victor)

Olga Zuiderhoek

(Dove)

Alex van Warmerdam

(Abel)

Annet Malherbe

(Suzy)

Loes Luca

(Christine)

Jeroen Henneman

(le cow-boy mourant)

Rien Bogaart

(De Beer)



Résumé

Abel est un jeune homme, coincé entre une mère protectrice et un père autoritaire. Son refus de sortir de l'appartement familial désespère ses parents. La découverte par l'irritable chef de famille d'une télévision dans la chambre de son fils va déclencher la fuite d'Abel, qui affronte enfin le monde extérieur. Il rencontre une jeune fille, strip-teaseuse à ses heures, avec qui il commence une relation. Mais celle-ci est la maîtresse de son père.

Critique

Sur une situation de départ simple, le film de Van Warmerdam aligne diverses saynètes qui réduisent les relations entre les personnages à un ensemble de rites familiaux et intimes légèrement décalés par l'intrusion de détails incongrus. Le réalisateur construit un univers artificiel et accumule les plans totalement composés à mi-chemin entre une forme de sur-réalisme et un hyperréalisme pictural. Cet aspect formel assez étouffant est petit à petit combattu par la drôlerie qui se dégage d'un récit qui finit par s'emballer dans un chassé-croisé ingénieux aboutissant à dynamiter l'ordre familial

Jean-François Rouger
Le Monde - 12 juin 1997

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



«Pourquoi la vie n'est-elle pas normale ?» s'interroge le père d'Abel. Peut-être tout simplement parce que dans les films d'Alex Van Warmerdam, l'idée même de normalité est absurde. On avait découvert l'univers insolite du réalisateur néerlandais avec **Les Habitants** et **La Robe...** Dans l'un il observait les mœurs extravagantes d'une petite ville formée d'une rue unique. Dans l'autre un vêtement déclenchait les phénomènes les plus imprévisibles.

Avec **Abel**, le troisième film qui sort en France, mais le premier qu'il ait réalisé (en 1986), on trouve rassemblés tous les thèmes de prédilection du cinéaste et de son très insolite univers.

A priori, rien de ce qui se passe dans **Abel** n'est réellement extraordinaire : on y voit un garçon complexé par ses parents (interprété par le réalisateur lui-même), un couple rongé par l'adultère, une strip-teaseuse qui cherche l'amour... Certes, chacun a de curieuses manies : le garçon ne veut pas sortir de chez lui, le père exige tous les soirs un festin... Mais c'est la façon dont Alex van Warmerdam fait vivre ses personnages qui installe le trouble.

Comme personne n'arrive à communiquer par la parole - d'où les quiproquos et les « dialogues de sourds » -, tout passe par le regard. De manière obsessionnelle. Abel ne se sépare pas de ses jumelles. Son père fréquente assidûment un peep-show. Sa mère épie les uns et les autres. Et le cinéaste, lui, filme comme à travers le trou d'une serrure le seul sujet qui l'intéresse vraiment : la frustration.

Alex van Warmerdam multiplie les cadres dans le cadre et ose les couleurs saturées (rouge et bleu). Ou bien il introduit, brusquement, dans une poursuite, un plan où les silhouettes se tiennent à l'oblique. Mais les effets visuels comptent moins finalement que les sensations.

L'impression d'étouffement est telle (les personnages ne s'aventurent en extérieurs qu'au bout d'une heure) que le

moindre dérapage produit un intense effet libérateur. Un mot de travers, une gifle soudaine... Le rire surgit.. Grinçant. Un soir, les parents d'Abel organisent une soirée (catastrophique) pour que leur fils séduise une jeune fille. Abel entraîne sa « fiancée » dans une danse frénétique... alors que la musique est un slow langoureux. Le comique d'Alex van Warmerdam est un art du contretemps. Ce film (apparemment) sans queue ni tête, où les poissons jouent un grand rôle, a tout pour déconcerter. Et tout pour plaire aussi. Un cinéma à la fois débridé et très calculé.

Philippe Piazza

Télérama n°2474 - 11 Juin 1997

Dans **Bad Boy Bubby** de Rolf de Heer, un jeune homme d'une trentaine d'années était enfermé par ses propres parents dans une sorte d'appartement-bunker, et partant se voyait confiné dans un univers mental terrifiant que la bande-son traduisait avec acuité. Dès lors que Bubby s'échappait du cocon familial, il semait le chaos en même temps qu'il découvrait l'amour et la société.

Abel présente la même trame narrative comme s'il fallait voir une parenté toute néerlandaise entre Warmerdam et le cinéaste australien d'origine hollandaise. Abel, âgé de trente-trois ans, est retenu prisonnier du domicile parental en raison de ses apparentes déficiences mentales. Lorsqu'il est chassé de chez lui (contrairement à Bubby qui part volontairement), le jeune homme est livré à lui-même et confronté à la dureté des temps: il passe ses premières nuits

dans la rue, dans l'indifférence générale. Or, à l'instar du protagoniste australien, Abel découvre bientôt l'amour, et, bien évidemment, met à jour ce qui aurait dû demeurer caché, comme la relation adultère de son père.

La proximité entre Rolf de Heer et Alex van Warmerdam ne se borne pas là. A l'évidence, tous deux cherchent à dénoncer le mode de vie - que l'on peut grossièrement qualifier de « petit-bourgeois » - des sociétés occidentales, en se plaçant du point de vue d'un être différent, un peu fou, et donc rejeté par les tenants de la norme. Il faut voir comment le cinéaste fustige les habitudes que la famille d'Abel observe scrupuleusement et qui constituent autant de carcans brisant le bonheur qu'il devrait y avoir à vivre ensemble.

Dès l'ouverture du film, le traditionnel repas de Noël est pris pour cible. Comme chaque année, le père, sorte de patriarche autoritaire et identifié comme unique source de revenus, déclare ne pas vouloir se disputer avec son fils. Et comme chaque année, la discussion tourne à l'orage. Plus tard, on comprend que le père impose à sa famille des dîners composés obligatoirement d'une entrée, d'un plat principal et d'un dessert. Lorsque la structure du repas, l'un des rares points de repère du foyer, est modifiée, le drame familial éclate : le père, attaché de manière névrotique au dîner tripartite, ne se contient plus et hurle contre sa femme.

Il semble donc que, dans le monde de Warmerdam, irréel et pourtant si proche de nous, les valeurs sont inversées. Les dialogues, souvent absurdes et très drôles, empruntent largement au théâtre de Ionesco, en particulier à *La Cantatrice chauve* : la scène qui rassemble Christine et la famille d'Abel évoque les réunions entre les Smith et les Martin. Par ailleurs, la sagesse du fils est prise pour un handicap mental, ce que ne manque pas de relever le psychiatre consulté, qui a tôt fait d'incriminer les parents. Le père de famille tem-

pête à cause du dîner. La maîtresse du père devient celle du fils. Quant à la télévision, qui, dans cet univers étriqué, devrait naturellement trouver sa place, elle est - Dieu sait pourquoi - honnie par le père et devient l'élément libérateur du fils : l'intrusion du téléviseur au sein du foyer provoque très vite le chaos et l'éviction du fils. Que la télévision puisse, même indirectement, désaliéner l'individu est suffisamment rare pour être signalé !

La dénonciation de nos rites sociaux et de l'obsession occidentale pour la normalité s'inscrit dans l'univers très personnel que Warmerdam parvient à imposer dès son premier film. De même que dans **Les Habitants**, le filmage en studio, l'hyperstylisation des décors et des costumes, l'utilisation de filtres instituant un codage par les couleurs, l'influence très nette du storyboard et de la bande dessinée, contribuent à créer un microcosme social qui n'est autre qu'une métaphore de la civilisation occidentale. On retrouve également le fétichisme du vêtement qui triomphe dans **La Robe** : le pull-over d'Abel devient l'indice majeur permettant à la mère de localiser son fils; Suzy réclame de son amant qu'il porte l'uniforme pour la stimuler sexuellement. Enfin, Warmerdam utilise la géométrie de ses décors et l'espace délimité du studio pour décliner le thème du voyeurisme, que l'on retrouve aussi, très présent, dans ses autres films. Dans **Abel** les personnages s'épient constamment: à travers la fenêtre grâce à des jumelles, par l'ocillon de la porte, et bien entendu au peep-show (temple du voyeurisme) qui devient, chez le cinéaste hollandais, lieu de rencontre ! La civilisation moderne, semble nous dire Warmerdam, marche sur la tête. **La Robe** poussera cette profession de foi plus loin encore, en introduisant la violence au cœur du comportement étrange des personnages qui peuplent le petit monde du réalisateur.

Franck Garbarz

Positif n°437/438 - Juillet /Août 1997

Le réalisateur

Né en 1952 à Haarlem, Pays-Bas. Etudes de peinture et de graphisme. Il est un des fondateurs de la troupe de théâtre *Hauser Oktater*, dont les spectacles musicaux le révèlent aussi bien dans son pays que dans le monde entier : *Regarder les hommes tomber* est sacré à Paris en 1980, meilleur spectacle étranger. Il y travaille d'abord comme décorateur et comme directeur artistique, puis se concentre sur l'écriture, la décoration et la conception des spectacles. S'y dénote l'originalité de son humour, où se glissent imaginaire, sur-réalisme, ainsi que les influences les plus diverses : Keaton, Kafka, Beckett, Magritte, Lewis Carroll...

En 1980 il fonde une nouvelle troupe : *Le Chien Mexicain*.

Filmographie

De Stedeling 1986
Court-métrage

Abel 1986
Prix de la Critique Mostra de Venise

Les Habitants 1992
Meilleur film européen
Sélectionné aux Oscars

La robe et l'effet qu'elle produit sur la femme qui la porte et les hommes qui la regardent 1996
Prix de la Critique Mostra de Venise